

Charles-Quint et la "bassinoire,, de Termonde.

A grand fracas, la diligence de Malines roulait en cahotant vers Termonde. Le temps était aigre, le vent d'hiver soufflait avec rage et faisait s'élever des nuages de poussière, qui flotaient un instant sur la chaussée et tourbillonnaient alors plus haut. Les arbres, le long de la chaussée craquaient sous l'effort du vent, balançant leurs grands bras noueux comme s'il voulaient se réchauffer par ces mouvements désordonnés. Les chevaux attelés devant la diligence avaient les oreilles couchées et le vent y semblait trouver plaisir à soulever leurs couvertures, et à laisser aller son souffle glacé le long de leur peau pleine de sueur, de sorte que les bêtes tremblaient et secouaient continuellement la tête.

Jean, le joyeux postillon, semblait être le seul être à qui les méchantes bourrasques ne faisaient pas perdre sa joyeuse humeur. Il ne faisait que parler dans sa barbe, le menton protégé par le haut collet relevé, l'on ne parvenait à découvrir de son visage que les deux joues rouges et enflées, et les petits yeux luisant malicieusement. Mais il arrivait aussi qu'il soufflait à pleins poumons et élevait la voix pour encourager les chevaux par quelques bonnes paroles.

— Il fait froid aujourd'hui, murmurait le postillon. Diablement froid. Il fera bon et agréable au foyer de maître Feron.

Penser à l'hospitalière auberge « Aux armes de Flandre » dont la salle commune était si agréable, faisait du bien à Jean le postillon. Il s'imaginait sentir déjà l'action bienfaisante du feu de lâtre clair et goûter la bonne triple, et l'excellente *clauwaert* que servait maître Feron.

L'hôtellerie de maître Feron était connue partout, et renommée pour son excellente cuisine ; on y buvait les meilleurs vins, qu'on aurait vainement cherché dans d'autres celliers, et même la cave de Lison la chipie, à Nivelles, devait baisser pavillon devant celle de maître Feron.

Il ne fallait donc pas s'étonner de voir acquérir par « Les armes de Flandre » une renommée rapide ; les voyageurs faisaient même souvent un détour pour venir y faire bonne chère.

Le patron était un de ces joyeux compères, une sorte de Lamme Goedzak à la panse ronde et au moral excellent, comme on en trouvait tant en Flandre ce temps là et dont le type est devenu légendaire ; on peut en trouver aujourd'hui les descendants dans un des anciens quartiers de Bruxelles, parmi les francs buveurs de faro.

L'hôtelier était bon et consistant, comme ses vins et ses plats, et ces qualités valaient leur poids d'or aux yeux des voyageurs.

Le postillon qui dételaient « Aux Armes de Flandre » aimait beaucoup maître Feron, et celui-ci n'avait pas de meilleur ami que Jeannot.

— Jeannot et moi ! disait le patron quand il racontait une bonne farce. Et quand le postillon se trouvait dans le cas, il ne manquait jamais de dire :

— Maître Feron et moi !

Oui, ce couple s'entendait bien, et les deux compères étaient admirablement assortis : la face rubiconde et fleurie, gras à force de boire et de manger, gars au cœur d'or, sincères et bons vivants.

Ils étaient tous deux de Termonde. Cela explique beaucoup. Il n'y a pas d'endroit dans tout le pays où l'on se sente plus porté à la joie que la fertile vallée de la Dendre : tout vous y pousse à la gaité, tout vous y fait aimer la vie. C'est également une contrée des plus pittoresques, qui vous fait rêver et vous porte à la poésie.

Là, il semble que la nature a voulu revêtir ses plus charmants autours, le ciel y est plus bleu et plus clair que partout ailleurs dans notre pays, et plus d'un grand poète naquit en la douce contrée où la Dendre mêle ses eaux bleues aux flots blonds de l'Escaut.

Jeannot était compté parmi les plus joyeux farceurs. Il ne pouvait en être autrement : toujours en route, du matin au soir, parfois pendant toute la nuit, en contact constant avec des personnes de caractère très différent, il était devenu un observateur très fin.

Il y avait acquis une grande expérience de la vie et ne se faisait pas faute de s'en servir. Et alors ses chansons retentissaient plus fort que de coutume. L'homme s'amusait et chantait à pleins poumons.

Mais il ne chantait pas toujours. Il arrivait parfois qu'il était plongé en

des pensées absorbantes, quand, au printemps, il laissait aller ses regards sur le beau pays, quand il voyait comment les pousses des arbres mettaient une teinte vert tendre dans les fourrés, et comment les pâquerettes ouvraient leurs petits yeux clairs dans l'herbe, pour voir le beau soleil qui s'était caché pendant de longs mois. Jeannot riait et disait :

— Que tout cela est beau !

Et Jeannot chantait car il se sentait heureux de voir la nature si belle. Et l'été, quand une chaleur dorée flottait sur la terre, que la nature semblait pâmée sous les chauds baisers du soleil, et que les chevaux, souffrant de la chaleur, se traînaient, la tête baissée, le long de la chaussée poussiéreuse, la tête de Jeannot s'inclinait sur sa poitrine, et il admirait en silence la magnifique contrée, aussi admirable qu'un paysage des tropiques.

— Voilà Jeannot qui dort ! disaient les mauvaises langues.

Jeannot entendait cela, mais il laissait dire et haussait les épaules.

— Il y a des mauvaises langues partout, se disait-il, on ne peut pourtant pas rire et chanter continuellement.

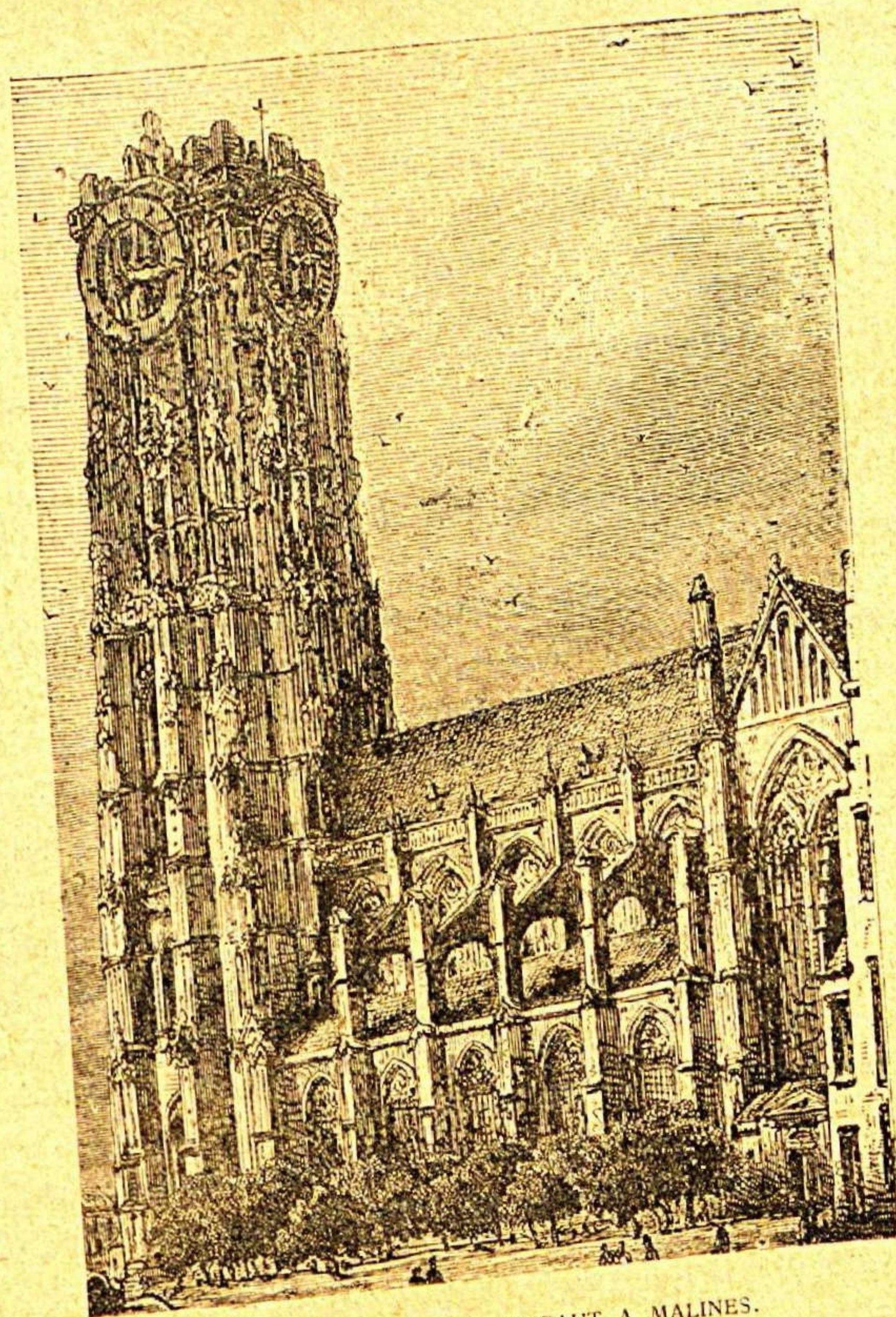
Et cela était indiscutable. Mais pourtant Jeannot se mettait bien vite à chanter car il s'amusait et avait grand soif, désirait être assis chez maître Feron, dans l'ombre fraîche de sa vigne, dans la cour, située entre de hauts bâtiments et où le soleil venait rarement.

Jeannot menait la diligence par tous les temps, par la sécheresse et l'humidité, et il était toujours content. Il était assis sur son siège élevé, et parfois il riait silencieusement et mystérieusement, au souvenir de l'une ou l'autre bonne farce. L'une des plus réussies entre toutes celles que l'on racontait est incontestablement celle qu'on va lire : Il y a de longues années, Jeannot avait demandé et obtenu la place de gardien de la tour de Malines.

Il restait parfois des heures à regarder, du sommet de la tour Saint Rombaut, le paysage qui s'étendait à ses pieds. Au loin il apercevait Anvers et ses tours, plus à l'Est se trouvait Termonde, à l'Ouest Louvain, et au Sud, Bruxelles, la vieille cité ducale. Il connut bientôt tous les chemins, qui serpentaient comme des fils d'argent au milieu des vertes prairies.

Il en aurait pu nommer des centaines. Quand il faisait mauvais, il était plus sous la tour, à l'auberge du *Vieux Coq* que sur la tour. Certain jour Jeannot avait bu par trop de cruchons, ce qui lui arrivait parfois, et il traversait la place en chancelant. Il y avait un clair de lune superbe.

Devant lui se dressa tout à coup la tour Saint Rombaut, comme un fidèle



LA TOUR DE SAINT ROMBAUT A MALINES.

gardien de la ville endormie. Jeannot sentait toujours son cœur s'attendrir quand, étant quelque peu ivre, il contemplait la tour, car un lien d'amitié secret l'unissait à la masse de pierre. Ce soir là ils se sentaient particulièrement attendri et il aurait bien pu embrasser la tour. Il leva la tête pour saluer le géant de granit, mais laissa échapper soudainement un cri de surprise. Était-il Dieu possible ! La tour se dressait sur un fonds lumineux, et il sembla à Jeannot que Saint Rombaut flambait.

— LES FACÉTIES DE CHARLES-QUINT

— Mon Dieu ! Mon Dieu ! Le feu ! s'écria-t-il, en gesticulant comme un possédé, il brûle !

Jeannot semblait dégrisé et il escalada la tour comme un fou ; il arriva jusqu'au sommet et, regardant de tous côtés, il ne trouva pas trace d'incendie et ne sentit pas la fumée.

— Cette maudite boisson m'a de nouveau joué un vilain tour ! dit Jeannot, mais pourtant je voyais réellement les flammes sortir des meurtrières de la tour.

Pour mettre sa conscience en repos, il descendit de nouveau et arriva sur la place, regarda la tour. Il éclata soudain de rire. — Bon Dieu ! bon Dieu ! c'est la lune !

Jeannot gesticula d'une drôle de façon sur la Grand' place, mais personne n'en vit rien, car il se faisait déjà tard, la nuit était déjà tombée, et les bourgeois dormaient paisiblement sous la garde du guêteur.

— En voilà une bonne ! s'écria Jeannot. Mais les Malinois doivent en avoir leur part. La lune s'est gaussée de moi, je me gausserai des bourgeois.

Et pour la seconde fois il s'élança sur la tour. Quelques minutes plus tard, les sons lugubres du cornet d'alarme résonnaient sur la ville. Les bourgeois s'éveillèrent en sursaut, et tremblants de peur, se mirent à la fenêtre et entendirent distinctement que les sons venaient du côté Sud-Ouest de la tour.

C'était donc de côté qu'il brûlait. Ils regardèrent plus fixement et... ciel, oui, il semblait que la tour était en flammes.

Dix minutes plus tard toute la population de Malines était sur pied, car tout le monde était fier de la tour et de toutes les poitrines sortait ce cri douloureux :

— La tour brûle ! la tour brûle !... Alarme, les bourgeois !

Ce fut une nuit terrible. En bas clamait la foule et les sons du cornet d'alarme descendaient de plus en plus forts et désespérés des abat-sons. Une partie de bourgeois courut bien une demi-heure par les rues avant de savoir ce qu'ils venaient y faire en somme et enfin, quand ils entendirent crier :

— La tour brûle !

Ils levèrent la tête vers le majestueux et calme gardien qui semblait regarder la foule qui grouillait à ses pieds, et le clair de lune qui l'inondait lui donnait un air de douce ironie.

— Où y a-t-il le feu ? entendit-on de nouveau.

— Mais c'est la tour qui brûle !

Toutes les têtes étaient levées. Le clair de lune jétait une lueur magique sur les vieilles pierre grises et en effet, il sembla à tous les bourgeois qu'il brûlait. Et Jeannot sonnait du cor, de plus en plus fort, mais tout à coup il s'arrêta instantanément.

Un instant toute clameur cessa. Jeannot ne sonnait plus du cornet d'alarme !

— Pourquoi ? se dirent les Malinois.

— La tour brûle ! s'écria une voix au pied de l'église.

Et, en effet... Les Malinois firent la chaîne et firent voyager les seaux du premier puits jus'qu'à la tour. Les Malinois les plus courageux se décidèrent à faire la chaîne sur les marches de l'escalier. Déjà les seaux pleins d'eau leur arrivaient, ils voulaient déjà les porter en haut quand tout à coup la lune se cacha derrière un nuage et tout fut plongé dans l'obscurité. La ville et la tour, les hommes et les seaux, tout avait disparu dans la nuit... Tout jusqu'à l'incendie lui même ! Alors seulement les bourgeois de la bonne ville s'aperçurent que le guêteur les avait attrapés.

— A mort le gardien de la tour ! crièrent les pompiers improvisés.

— A mort ! oui, oui, à mort ! Ces cris retentirent partout.

Ceux qui se trouvaient sur l'escalier courèrent plus haut, pour tâcher de découvrir le facétieux guêteur, mais ne le trouvèrent pas. Il avait disparu sans laisser des traces. Jeannot avait vu le manège et prévu ce qui allait se passer. En conséquence, il avait dégringolé en hâte de la tour, et avait mis une distance respectable entre sa personne et les pompiers. De nouveau, la lune brillait dans le ciel bleu, et les Malinois virent leurs pâles visages.

— Pompiers de la lune ! dit une voix.

Et voici que les seaux furent lancés vers les visages lunaires des pompiers. L'eau cascada sur les faces, et les vêtements s'imprégnaient de l'humidité. A plusieurs endroits on en vit aux mains, mais les plus sages et les plus prudents rentrèrent chez eux et pensèrent ; demain tout sera passé et ce n'aura été qu'un rêve. Mais, hélas ! ce fut plus qu'un rêve, car dans le cours des siècles les Malinois furent toujours appelés les pompiers de la lune ! Jeannot quitta la ville sous un déguisement dès l'ouverture des portes, et il n'y mit plus les pieds pendant de nombreuses années. Quand il obtint, de longues années après ces événements, la place de postillon, l'histoire était déjà oubliée depuis longtemps par la plupart, et Jeannot prit la précaution de ne pas trop

en parler à Malines. Le souvenir de cette farce le faisaient encore rire, maintenant qu'il conduisait, par cette froide et désagréable après-midi d'hiver, la diligence vers Termonde, et, malgré le froid, Jean chantait la chanson de Termonde, la chanson du cheval Bayart :

*Le cheval Bayart est une noble bête,
Il a vu souvent le feu.*

*Le cheval Bayart est un cheval
Qui a une houppe à la queue.*

*Le cheval Bayart fait sa ronde,
Dans la bonne ville de Termonde !
Ceux d'Alost sont bien marris,
Que Bayart se promène ici.*

*Les yeux de Bayart étincellent,
La crinière s'agite au vent,
Et il va, fier et dispos,
Les quatre frères sur le dos.*

*Leur cuirasse, harnais et lance,
Scintillent dans le clair soleil
Et le carillon sonne haut et fier,
En l'honneur du cheval Bayart.*

*Le cheval Bayart est notre gloire
Et si tu envies notre victoire,
Alost, tu as bien moins d'esprit
Que notre courrier vaillant !*

Celui qui pouvait chanter alors devait avoir le cœur bien réjoui, et de solides poumons au surplus.

— Mais enfin, se disait Jeannot, je me demande pourquoi ces attaques sur ceux d'Alost ; elles n'ont pourtant pas de raison d'être ; ils ne peuvent pas même voler le cheval Bayart, car il ne saurait passer la porte... mais sapristi, qu'est-ce là ? De la neige ! Hue ! les petits ! hue dia ! car sinon non resterons en panne.

Et Jeannot tirait les brides, faisait claquer le fouet, et à grand bruit de cahots la vieille diligence roulait sur la terre, dure à cause de la gelée.

— Je voudrais déjà être à la maison, chez maître Feron ! se disait Jeannot.

* * *

La renommée de la cuisine de maître Feron était arrivée aux oreilles de l'empereur lui-même, et il sentit le palais lui démanger quelque peu quand le comte de Lannoy lui dit :

— Sire, on y fait bonne chère et les lits y sont aussi doux et aussi moelleux qu'au palais.

— Nous y allons ! dit l'empereur. Il y a des années que je n'ai plus visité ma bonne ville de Termonde. Votre domaine de Blanchépine est-il giboyeux, comte ?

— Le gibier y fourmille, Sire, et il attend l'honneur d'être abattu pour vous.

— Tant mieux, Lannoy, nous ferons donc d'une pierre deux coups.

L'hiver s'annonçait très rigoureux et le froid chassait le gibier de ses abris. L'empereur jugea le temps propice pour satisfaire son appétit et son goût de la chasse. Il envoya son économe Messire de Beauvoir aux *Armes de Flandre*, pour avertir maître Feron de la venue de l'impérial visiteur. L'hôtelier fut extrêmement flatté de la nouvelle et en même temps très touché du grand honneur qu'il plaisait à l'empereur de lui témoigner. Mais maître Feron était un drôle de corps et il ne laissa pas trop paraître sa joie.

— Lourdaud ! s'écria Messire de Beauvoir furieux, tu ne sembles pas très flatté de l'honneur que te fait notre gracieux empereur en venant te visiter !

— Si, Messire, si ! Mais...

— Quoi, mais ! Que te manque-t-il ? Possèdes-tu bien le nécessaire pour recevoir Sa Majesté avec toute la pompe et tous les honneurs qui lui sont dus ?

C'était attaquer Feron dans ses œuvres vives, et, piqué, il posa à l'économe cette audacieuse question :

— Sa Majesté a-t-elle bien assez de carolus d'or et de ducats dans sa gibecière pour se présenter suffisamment lesté aux *Armes de Flandre* ?

L'économe haussa les épaules devant une telle outrecuidance et il continua :

— Les draps sont-ils frais et propres !

— Sa Majesté posséderait-elle de meilleurs draps que les miens, tissés du meilleur fil de Courtrai ?

— Que vas-tu lui servir à manger ?

— A manger ? Rien !

— Comment, maroufle !

— Je ne lui servirai rien à manger, mais bien à boire, parce qu'il faut d'abord prendre une bonne gorgée avant que les plats puissent vous goûter.

— Alors, que lui donneras-tu à boire ?

— Je le ferai d'abord bien manger, car, l'estomac bien rempli de fines victuailles, un verre de vin ne peut faire que d'autant plus de bien. D'abord il faut se remplir le ventre, ensuite il faut vider la cruche !

Voilà ce que répondit le joyeux aubergiste au sire de Beauvoir qui s'en alla en riant.

Arrivé à la porte, il se retourna encore pour lui crier :

— Il neige et il fait froid. Fais bassiner le lit pour que l'empereur ne se plaigne pas du froid et que ta grosse tête tienne encore sur tes épaules demain.

Et la porte se ferme derrière l'économe. Feron était demonté. Bassiner le lit ! La chambre d'honneur de son auberge était spacieuse et n'avait pas de foyer. Il était impossible de descendre le lit pour chauffer le matelas et les draps. Que faire ? Feron ne se trouva pas souvent embarrassé ; il arrangeait tout suivant les nécessités du moment, et cela toujours à l'avantage des voyageurs ; et, s'il clochait quelque chose, ce qui arrivait rarement, ceux-ci se contentaient bien vite, d'ailleurs ; mais l'empereur ne prêtait pas à rire, cela, maître Feron le savait bien.

Il contint pourtant son inquiétude, et n'osa pas reconnaître qu'il ne pouvait bassiner ses lits, à défaut de l'ustensile indispensable, car à côté de son hôtel il se trouvait une auberge concurrente, dont le propriétaire était jaloux de la prospérité des *Armes de Flandre* et qui tâchait d'enlever, à Feron, par des moyens plus ou moins avouables, le plus grand nombre de clients possible. Cela ce faisait de ces temps là. Cela se fait encore plus de nos jours ! Maître Feron ne dit rien, mais donna les ordres nécessaires à la cuisine pour apprêter tout en vue d'une réception digne de l'impérial visiteur. Puis il alla se mettre devant la porte et attendit l'arrivée du postillon.

Celui-là trouverait bien un moyen de le tirer de ce pas difficile. Il neigeait continuellement. Le soir commençait à tomber. Jeannot était en retard, la neige l'avait surpris. Enfin l'hôtelier entendit tinter les sonnettes de la diligence et sonner le cor du postillon ; les pas des chevaux résonnèrent sourdement sur le pont-levis et ce n'est qu'à grand'peine que les bêtes pouvaient avancer.

Jeannot remarqua bientôt maître Feron.

— Il y a du nouveau, se dit-il, car ce n'était que dans les circonstances imprévues que l'hôtelier l'attendait devant la porte.

— Que se passe-t-il ? demande le postillon. Y a-t-il du neuf ?

Feron répondit affirmativement.

— Une nouvelle d'importance ?

Oui, c'était bien inutile de demander cela, il le voyait bien à l'attitude de l'aubergiste.

De nouveau, l'hôtelier inclina la tête en signe d'assentiment, et il ajouta impatientement :

— Hâte-toi, Jeannot, l'affaire est urgente.

— Oui, Feron, mais mes bêtes sont en sueur et je dois d'abord leur frotter le corps avec un bouchon de paille.

— Laisse cela, Jeannot, j'ai déjà donné des ordres pour qu'on s'occupe des chevaux.

Jeannot, toujours prêt à rendre service à son ami, et au surplus aiguillonné par la curiosité, se trouva bientôt avec l'aubergiste dans la chambre de celui-ci. Celui-ci montra un verre, rempli jusqu'au bord, qui se trouvait sur la table.

« Glou... glou... glou... » fit le gosier de Jeannot. Le verre était vide.

— Délicieux, fit-il. Que se passe-t-il, Feron ?

— Une grande nouvelle ; mais veux-tu encore un verre ?

— Oui, patron, cela ne peut mal, quand on peut régler cela immédiatement. Mais raconte moi donc cette grande nouvelle !

— Ecoute, Jeannot : l'empereur vient !

Jeannot tira une figure ébahie, et remit le verre que Feron venait de remplir, sur la table ; cette dérogation à ses plus fidèles habitudes indiquait chez lui une grande perturbation d'esprit. Il regarda, muet de surprise, l'hôtelier, qui répéta :

— Je te dis que l'empereur vient, Jeannot.

— Qui empereur ? quoi empereur ?

— Charles-Quint ! l'empereur enfin !

Jeannot ne dit rien, porta le verre d'une main tremblante à la bouche, et l'avalait d'un trait, rempli de nouveau comme pour avaler plus facilement l'émotion, et remplit encore une fois. Feron regardait, plein d'étonnement à son tour, le postillon qui emplissait et vidait, vidait et remplissait son verre d'une façon si automatique.

Si ce manège continuait, Jeannot ne serait bientôt plus à même de lui donner un conseil quelconque.

— *Quatre* ! fit entendre Jeannot, un peu essoufflé. *Quatre*, c'est mon chiffre. C'est d'émotion que j'ai bu, mon ami, c'est d'émotion. Comment, l'empereur venir ici ! L'empereur ! Charles-Quint ! et quand celà ?

— Je l'attends à tout moment.

De nouveau Jeannot, ému, voulut mettre ses talents d'échanson en branle, mais Feron lui arrêta le bras et dit d'un ton presque furieux :

— Ecoute, Jeannot, je suis dans l'embarras.

— Je le crois, je le crois, Feron. Est-ce que je puis t'être utile ?

— Jeannot, ce matin un seigneur est venu ici, qui m'a appris la nouvelle. L'empereur passera la nuit ici. Et il m'a fait transmettre l'ordre de bien bassiner son lit ! Je suis dans l'embarras, Jeannot, je suis dans l'embarras !

— A cause du lit ou de la bassinoire ?

— A cause des deux, Jeannot. A cause des deux ! Qu'est ce qu'une bassinoire ?

— Mais, c'est une sorte de bassin avec lequel il faut réchauffer le lit, c'est clair comme ma lanterne dont la chandelle est éteinte.

— Oui, une bassinoire ! Je n'ai jamais eu l'occasion de voir quelque chose de pareil.

Il en était de même pour Jeannot, mais celui-ci ne perdait pas contenance pour si peu.

— Ecoute, Feron, dit-il. J'ai pitié de toi, et je veux te tirer d'embarras. Je me charge de tout arranger. Fais moi donner un cruchon de bonne double *Clauwaert*, avec du sucre et de la cannelle. Montre-moi le lit où l'empereur doit dormir et je puis t'assurer que jamais notre puissant prince n'aura dormi aussi chaudement qu'il le fera cette nuit.

— Jeannot, tu es un vrai sorcier !

— Laisse-moi faire, Feron, laisse-moi faire. Il faut me laisser seul dans la chambre où l'empereur doit dormir, et ne pas négliger de me faire prévenir quand l'empereur ira se coucher. Sois tranquille, patron, tout marchera à merveille, je me porte garant de tout.

— S'il en est ainsi, viens, Jeannot, et demain mon ami je te ferai goûter quelque chose de si délicieux, que le souvenir t'en restera éternellement.

— Parfait.



PORTRAIT DE CHARLES-QUINT A QUARANTE ANS.

L'hôtelier était à peine redescendu, que l'empereur arriva, entouré d'une suite nombreuse de gentilshommes, d'hommes d'arme, de chasseurs, etc. etc. Et le prince fut reçu aux *Armes de Flandre* de la bonne façon. La bonne cuisine flamande n'avait encore jamais préparé un festin aussi succulent, et les vins, servis par maître Feron, semblaient dater du temps d'Adam, tellement ils étaient vieux. La bonne double *Clauwaert* coulait des grands tonneaux. L'on mangea et l'on but comme, en ces temps là, on n'avait jamais fait auparavant. Le cor de la sentinelle qui faisait sa ronde sur les remparts, avec depuis longtemps sonné le couvre-feu, quand l'empereur manifesta le désir d'aller se coucher. Messire de Beauvoir alla près du patron et lui demanda :

— Le lit est-il bassiné ?

— Oui, oui, Messire, l'empereur sera satisfait. Et, en effet, l'empereur se montra satisfait. Il trouva le lit réchauffé, mais si bien et d'une façon si uniforme qu'il se sentit envahi par une sensation de bien-être remarquable ; béat, il tira les draps jusqu'au cou. Depuis longtemps

il ne s'était pas senti aussi bien disposé.

Plusieurs fois, il chercha la bassinoire des pieds, mais ne la trouva pas ; il n'ensentit aucune déception, n'ayant pas besoin de se réchauffer.

Il s'endormit béatement et ne fit qu'un somme jusqu'au matin.

Il fit venir l'hôtelier et lui dit :

— Mon ami, je n'ai jamais mieux dormi dans lit mieux réchauffé et, quoique le lit fut tiède et doux, je n'ai pas trouvé la bassinoire. Si je venais passer la nuit dans cette hôtellerie, il faudra laisser la bassinoire dans le lit.

Dans la cour, couverte de neige, retentit une joyeuse voix :

Combien bon est le jus de la treille,

Landerirette, landeriron,

Quand il sort d'un cellier frais,

Laburette, tirelirette,

Landerirette, landeriron !

L'empereur tendit l'oreille.

— Quel est le joyeux compère qui chante avec tant d'entrain, quoiqu'il gèle à pierre fendre ?

Feron rit en pensant à quelque chose qui lui passait par la tête.

— Pourquoi riez-vous ? demanda l'empereur, Quel est ce joyeux drille ?

— Sire, c'est le postillon, Jeannot, qui fit donner aux Malinois leur surnom de pompiers de la lune.

— Ah ! c'est lui ! J'ai entendu raconter cette histoire. Ce doit être un rude gaillard, ce postillon, un vrai Flamand, l'esprit tourné aux bonnes farces.

— Et de plus, un cœur d'or, Sire.

— Appelez-le, je veux faire sa connaissance.

Feron voulut quitter la chambre pour appeler Jeannot, mais il n'en eut pas le loisir, car la porte s'était entrebaillée, et, avant que l'aubergiste ait pu le prévenir, l'empereur entendit la voix sonore du postillon dire ces mots :

— Eh bien ! maître Feron ! comment l'empereur a-t-il trouvé la bassinoire ?

« Hm, hm ! toussota Feron.

Mais il était trop tard. L'empereur avait tout entendu. Il voulait en savoir davantage.

— Faites entrer cet homme ! ordonna-t-il.

Le paysage d'hiver se fut-il changé en un riant tableau estival, Jeannot n'eut pas pu s'effrayer plus qu'en entendant cette voix.

Feron avait pâli et ne se sentait pas la moindre envie de rire. Jeannot

voulut s'esquiver sur la pointe des pieds, mais l'empereur ne lui en fournit pas l'occasion. Il marcha vers la porte, l'ouvrit toute grande et cria :

— Entrez, immédiatement !

Bien qu'à contre-cœur, Jeannot obéit.

— Pourquoi n'es-tu pas entré ici, quand je te l'ordonnai pour la première fois ?

— Sire... j'ignorais... je ne pouvais supposer que c'était vous qui aviez parlé. Comme je n'ai pas l'habitude de me laisser commander, je préférerais m'en aller. Je n'avais d'ailleurs rien perdu ici.

Cette réponse plut à l'empereur.

— Que demandiez-vous à l'hôtelier ? reprit-il.

Jeannot ne dit mot.

— Parlez.

Même silence.

— Parlez, répéta l'empereur en élevant la voix.

— Haut et magnanime empereur, je ne le demandais que par blague.

— Qu'y a-t-il donc de si particulièrement amusant à cette question, l'homme ?

Feron regarda Jeannot, et Jeannot regarda l'aubergiste, mais aucun des deux n'osa regarder l'empereur, car le résultat de l'enquête pouvait avoir de graves conséquences.

En effet, un acte de lèse-majesté se commettait facilement de ces temps là, et fréquemment les coupables étaient pendus haut et court, sans autre forme de procès. Et l'histoire de la bassinoire ressemblait bien à un acte de lèse-majesté. L'empereur ne recevait pas de réponse, et quoiqu'il se réjouissait intérieurement, il voulait connaître coûte que coûte le fil de l'histoire. Il frappa le sol du pied et dit :

— Si vous ne me montrez pas immédiatement la bassinoire qui vous a servi à chauffer mon lit, je vous fait mettre aux fers à l'instant même.

Ceci s'adressait à maître Feron. Celui-ci démonté, se jeta à genoux aux pieds de l'empereur et balbutia d'une voix suppliante :

— Grâce, Sire, grâce !

— Eh bien ? Il me faut la réponse à ma question ! Où est la bassinoire ?

— La voilà, Sire, la voilà ! dit l'aubergiste en désignant Jeannot.

— Que signifie tout ceci ? demanda l'empereur surpris du geste.

— Le postillon a réchauffé le lit, Sire !

— Le postillon ?

— Qui, Sire, je ne possédais pas de bassinoire et le postillon me dit ceci : Feron, dit-il, je procurerai à l'empereur un bon lit bien chauffé, car il ne serait pas permis que le prince souffre toute la nuit de froid aux pieds, dit-il. Sa Majesté est bien trop bonne pour cela, dit-il, et elle ne mérite pas cela, dit-il.

L'empereur s'était adouci, mais il continuait de simuler la colère.

— Est-ce vrai ? demanda-t-il au postillon.

— Oui, Sire.

— Vous êtes allé vous coucher d'abord dans le lit ?

— Oui Sire, et cela pour un triple gain.

— Un triple gain ?

— Ouj, Sire, tout d'abord, moi, qui dors ordinairement sur un lit de paille, j'ai couché dans la couche destinée à l'empereur, ensuite j'ai procuré à Sa Majesté un lit bien chauffé, et enfin... Feron m'a promis une bouteille de derrière les fagots.

— Ah ! ah ! mon gaillard ! tu as osé dormir dans mon lit ! Sais-tu la suite que cela peut avoir ?

— Une bouteille de derrière les fagots, Sire !

L'empereur ne put se contenir plus longtemps. Il rit, et fut désarmé.

— Es-tu marié ? demanda-t-il.

— Grâce à Dieu, non, Sire !

— Comment ? Grâce à Dieu ! pourquoi eette action de grâce ?

— Le mariage est indissoluble et tout ce que je donne, j'en suis quitte. La double *Clauwaert* seule peut me séduire.

— L'ami, tu es beaucoup trop intelligent pour rester paysan, je vais te faire chevalier.

— Chevalier, Sire ? Mais qui conduira la diligence, alors !

— Tu auras dorénavant la haute direction de mes écuries. Mais, il faut un noble pour cela. Viens, suis-moi.

— Dis, Jeannot, quand tu seras chevalier, m'oublieras-tu ? souffla l'aubergiste à l'oreille du postillon, comme il se disposait à suivre l'empereur.

— Non, jamais, Feron, jamais !

La cérémonie ont lieu dans la salle commune de l'auberge. Entouré de tous ses gentilshommes, de tous ses chasseurs, des domestiques, ainsi que des

bourgmestres et échevins de Termonde, l'empereur était assis sur un trône qu'on avait apporté là. Devant le trône, Jeannot s'agenouilla, Jeannot, le joyeux postillon, et attendit les évènements. Charles-Quint tira son épée et dit solennellement

— Jeannot, en présence de tous mes téaux gentilshommes et des bourgmestres et échevins de Termonde, je te fais chevalier.

Et l'épée frappa la nuque du postillon.

Alors il se passa quelque chose que les chroniques relatent avec indignation, mais aussi avec discrétion.

A l'instant où la lame le frappa à la nuque, Jeannot laissa échapper un profond... soupir. Tous les gentilshommes furent humiliées et étonnés, tandis l'empereur regardait le postillon d'un air furieux.

Mais celui-ci ne bronchait pas.

— Eh eh ! s'écria l'empereur, chevalier Jeannot, cela sent la lèse-majesté !

— Sire, dit le nouveau chevalier, cela s'accorde bien : mon âme de paysan me quitte au moment où vous m'insufflez une âme de gentilhomme.

Le nouveau chevalier ne put jamais oublier son camarade l'aubergiste et Gambrinus seul, le roi de la bière, sait le nombre de cruches de *Clauwaert* qu'absorbèrent, en compagnie, maître Feron et le chevalier Jeannot de la Jeannottière.



Les Facéties de Charles-Quint

